

**ARTS ET SPECTACLES**

# Villa Médicis Rome, sweet home



Dans la Ville éternelle, l'Académie de France résiste aux lois du temps et à la frénésie de la capitale italienne. Là, des artistes de tous horizons viennent travailler et confronter leurs aspirations. L'Express a suivi pendant quelques jours l'installation des nouveaux arrivants.

**LAURENCE LIBAN**  
**REPORTAGE PHOTO : TOMMASO**  
**BONAVENTURA POUR L'EXPRESS**

**L'**abord est rude, presque hostile. Malgré ses fenêtres ouvrant sur Rome « à ses pieds répan- due », la villa Médicis, côté ville, a des airs de forteresse. Le soir venu, on y pénètre par une porte si basse qu'elle vous oblige à vous plier en deux, et, lorsqu'on relève la tête, c'est Louis XIV qui vous toise du haut de l'escalier

d'honneur, vous forçant à ravalier l'orgueil d'être admis dans ce mythe romain de la création artistique française. Mi-avril, une première fournée de 11 pensionnaires, compositeur, cinéaste, designer ou plasticien, a débarqué sur la colline du Pincio. L'Express a suivi leur installation, perçu leurs doutes et partagé leur joie.

Arrivés il y a une semaine, les nouveaux résidents ont commencé à installer leurs logements et, pour certains, leurs ateliers. Pascale Roumégoux, restauratrice de

sculptures, fait les honneurs de son joli pavillon. « Ici, c'est Sarcelles, là-bas, Neuilly ! » annonce-t-elle, reprenant en riant la fielleuse dénomination imaginée par l'ancien de la maison, Hervé Guibert. Pas de quoi se plaindre, pourtant. L'endroit, où réside également une partie du personnel, est plein de charme et de vie tandis que, « là-bas », côté Ville éternelle, règnent la solitude et le silence des grands jardins. Après avoir récupéré leurs biens dans le camion de déménagement commun, les



## La Villa en quatre dates

**1666** Colbert fonde l'Académie de France pour les peintres et sculpteurs lauréats du prix de Rome.  
**1803** Napoléon installe l'Académie à la villa Médicis, qui reçoit aussi des compositeurs.  
**1961** André Malraux choisit le peintre Balthus comme directeur de l'institution.  
**1971** Les disciplines relatives à l'écriture et aux arts contemporains entrent à la Villa.

### ^ « HORS DU TEMPS »

Designer, plasticien, compositeur... ils sont 11 artistes à avoir rejoint, mi-avril, le prestigieux bâtiment blanc dressé sur le mont Pincio, à Rome. Ils pourront se consacrer à leur discipline sans contrainte. Parmi eux, Chiara Malta, cinéaste italo-française (ici, avec son mari).

papas et les mamans ont dû finaliser les inscriptions scolaires de leur progéniture. Car, hormis deux ou trois célibataires, les pensionnaires – âge maxi 45 ans – sont venus en famille, ce qui fait une dizaine de gamins à gérer. Et de quoi garder le sens des réalités.

Rencontrée à la cafétéria, carrefour de tous les rendez-vous, la cinéaste italo-française Chiara Malta évoque son oral, passé un an plus tôt devant le jury de la villa Médicis, réuni au Palais de Tokyo, à Paris : « Pour la première fois de

ma vie, j'ai eu le sentiment d'être prise au sérieux. Cette écoute a révélé la cohérence cachée de mon travail. » Le film qu'elle écrit avec son mari, réalisateur lui aussi, mais non pensionnaire, aura pour fil conducteur l'identification d'une jeune cinéaste romaine à une actrice roumaine vue à l'adolescence. Miroirs, exil, intérieur-extérieur... « De ma fenêtre, ayant Rome à mes pieds, je peux suivre le trajet de mon personnage », dit-elle.

Rituel rodé depuis des générations, « la » réunion vient

d'avoir lieu. Simple prise de contact des arrivants entre eux et avec les 48 membres du personnel, elle est devenue, sous l'impulsion d'Eric de Chassey, directeur de la Villa depuis presque quatre ans, un moment clef où chacun peut développer son parcours et son projet. Intime et peut-être intimidant, l'événement a lieu dans le salon dit des « pensionnaires ». Avec 6 mètres sous plafond, ses vastes sièges verts ou roses, sa bibliothèque et son jeu d'échecs, l'endroit n'a rien d'un *club house*



pour happy few. « La veille de la réunion, on a eu une discussion pour savoir quoi montrer de notre travail et si on ne risquait pas de le fixer prématurément, raconte Agnès Chekroun, scénographe et chorégraphe qui travailla longtemps auprès de William Forsythe. Moi, j'avais juste envie de parler du rapport au lieu. Finalement, j'ai présenté un film qui a orienté mon projet. » « Moi, j'ai montré des plâtres brisés ! s'exclame Pascale Roumégoux. Je suis un peu tordue : ce qui m'intéresse, c'est le cassé. »

### « Au début, le pensionnaire se sent le roi du monde »

Ce dimanche 21 avril, les Romains célèbrent en costume l'anniversaire de la fondation de leur ville. Une bonne part des résidents profitent du soleil pour voir Rome sous un jour moins convenu, accompagnés d'un urbaniste. Le lendemain, les enfants ont classe et les adultes, rendez-vous avec la conservatrice de la bibliothèque. Le lieu est intimidant. « Ecrasant », surenchérit David Sanson en feuilletant une partition dédicacée par Jules Massenet à ses copains. « Vous pouvez emprunter ce que vous voulez, mais, de grâce, ne vous prêtez rien entre vous, sinon on ne saura plus qui a quoi »,



précise la conservatrice en signalant là les Piranèse, ici une *Anatomie*, de Dürer, là-haut le portrait de Debussy, impassible sous sa frange, et celui de Berlioz avec sa folle mise en plis.

Retrouvé lui aussi à la cafétéria, où fume un risotto *alle verdure*, le compositeur Laurent Durup détaille son projet : un cycle pour voix et quatuor à cordes où des textes de Paul Celan, René Char et Giuseppe Ungaretti entrent en résonance avec des tableaux de Gerhard Richter, Mark Rothko ou Giuseppe Penone. Alors, heureux ? « Ce n'est pas évident d'être là. » Apparemment, ses « confrères » flottent comme lui. « Il faut prendre le temps d'entrer dans le lieu, explique Eric de Chassey. Ne pas le rejeter, ne pas se laisser dominer par lui, pénétrer

### ▲ PARENTHÈSE

Pendant leur séjour, les artistes ne sont pas tenus de produire. Ainsi, la scénographe et chorégraphe Agnès Chekroun (ci-dessus) n'envisage pas de création, mais elle ouvrira son atelier une fois par semaine. L'historien de la musique David Sanson (en haut) ambitionne, lui, d'« être vraiment [lui]-même ».



sans forcer dans ce “hors du temps” qu’est la Villa. Le fait de quitter ses habitudes, d’entrer dans une communauté nouvelle, tout cela est long à digérer. Un an en résidence ou davantage, ce n’est donc pas trop. » Et de décrire le parcours type du pensionnaire : « Au début, il se sent le roi du monde. Ensuite, l’inquiétude le gagne lorsqu’il constate que beaucoup de ses prédécesseurs ont été oubliés. Enfin, il trouve ses marques. Le but du séjour est, en premier lieu, de permettre à un artiste de faire le point et de quitter la course pour se consacrer à son art sans être prisonnier des commandes et de l’obligation de gagner sa vie. Ici, il reçoit une pension de 3 400 euros net. Ce n’est pas trop, non plus. Par ailleurs, nul n’est tenu de produire. Il est même envisageable de changer de projet ou de le mener à bien plus tard. » Et de conclure : « Je ne suis pas un surveillant, mais un facilitateur. »

En visite à la gypsothèque, lieu fascinant où sont conservés les plâtres sculptés ou moulés, Pascale Roumégoux confirme : « Je me



vois en historienne d’art et en chercheuse. Aucune création n’est attendue de moi. Mon rôle est de dresser un état des lieux des plâtres que recèle la Villa et d’étudier les différentes techniques utilisées par les artistes, afin de mieux comprendre les collections françaises qui en sont issues et sur lesquelles j’opère, notamment au Louvre. Je proposerai probablement une scénographie de ces œuvres, mais c’est accessoire. » De même, Agnès Chekroun n’envisage pas de création. En revanche, elle ouvrira son atelier une fois

par semaine aux autres pensionnaires. Centré sur la Gradiva, personnage mythique d’un bas-relief du Vatican, qui fit l’objet d’une célèbre nouvelle de Wilhelm Jensen, en 1903, son projet est avant tout une réflexion. « A travers Gradiva, je travaille sur les qualités de présence, sur ce que signifie être sur un plateau, dessiner dans l’espace, s’imposer sans violence. J’accumule des choses et des formes. J’attends des rencontres avec des artistes romains. »

Rejoint dans l’ancienne glacière transformée en une demeure

**< INTIMIDANT**

Pas facile pour les nouveaux résidents de s'imprégner de la villa Médicis, de ne pas se laisser dominer par la majesté des lieux. A g., Pascale Roumégoux, restauratrice de sculptures (ici, avec sa famille), dans la gypsothèque, où sont conservés les plâtres sculptés ou moulés. En bas, la cafétéria.

**LES ENJEUX DE CHASSEY**

C'est à un véritable chantier que s'est attaqué Eric de Chassey, dès sa nomination, en 2009, à la tête de la prestigieuse institution et à la demande de son prédécesseur, Frédéric Mitterrand. Celui-ci lui avait présenté, avec gourmandise, une maison fondée sur un système féodal. Lui a fait tout le contraire, en s'appuyant sur des principes de transparence et de justice suivant trois grands axes : restauration de la centralité des pensionnaires,

**^ MODERNISATION**

Eric de Chassey, directeur de l'institution depuis 2009 (à g., ici, avec le compositeur Laurent Durup), a refondu le statut des pensionnaires : « Je ne suis pas un surveillant, mais un facilitateur. »

promotion d'une politique culturelle avec ouverture ponctuelle sur l'extérieur, réforme administrative et clarté des promotions. Un bouleversement pour le personnel, dont certains membres « héritaient » de leur emploi depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Alors qu'il finalise la refonte du statut des pensionnaires demandée par la ministre de la Culture, Aurélie Filippetti, Eric de Chassey estime avoir accompli l'essentiel de sa mission. Son souhait ? Qu'on arrête avec les nominations de prestige. ● L. L.

lumineuse, David Sanson semble serein, malgré la foule de choses qu'il doit terminer – dont un livre sur Berlin – avant d'attaquer le vif du sujet, c'est-à-dire un essai sociologique doublé d'une étude sur les politiques culturelles dans le secteur de la musique contemporaine. Ses impressions en cette fin de première semaine ? « J'ai vécu dans un campus. Je

connais. Lors de la réunion, j'ai senti beaucoup d'affinités et d'intérêt pour les projets des uns et des autres. Je perçois des ego raisonnables, mais je sens aussi la peur de certains d'être isolés. » Journaliste à *Classica* et à *Mouvement* avant de passer à la programmation de concerts, il y a deux ans, ce fou de rock est aussi, et surtout, un spécialiste de la musique contemporaine, domaine porteur, selon lui, de clichés négatifs. « A travers des questions, qui touchent aussi à la polémique née du choix de la chanteuse Claire Diterzi comme pensionnaire à la villa Médicis, en 2010, je compte brasser des choses très diverses, dit-il. Mais là, je vais commencer par jouer, composer, être vraiment moi-même. En plus, dans quinze jours, j'aurai un bébé. »

#### ▼ ÉRUDITION

La bibliothèque recense plus de 32 000 ouvrages, ainsi que des partitions.



Retour au salon des pensionnaires. Avant la visite détaillée du palais, Annick Lemoine, responsable du département d'histoire de l'art, présente au petit groupe le séminaire mensuel. Quatre heures durant lesquelles un résident expose son travail, en s'accompagnant d'un invité de son choix. « Vous n'êtes pas obligés de le faire, mais de le suivre, si, annonce-t-elle d'emblée. Ce dialogue peut être bénéfique pour vous, parce que, vous le verrez, vous allez être très pris par votre propre travail. » Dans la salle, les questions fusent. Certains semblent enthousiastes. D'autres se taisent. Les ondes circulent en rang serré sous le plafond. A priori positives. ● L. L.

#### Exposition :

*Soulaiges XXI<sup>e</sup> siècle*, jusqu'au 16 juin.

#### Festival Villa

#### Aperta,

du 5 au 8 juin, avec Claire Diterzi, Arnaud Rebotini, Christine and the Queens...